

Prix Servais 1994

Le "discours imaginaire" * du lauréat

Permettez-moi

au nom des bouffeurs de macaronis, des putain d'ours et des putain de boccia qui ont contribué, avec toutes les vagues successives de migrants, d'une façon décisive à faire de ce pays ce qu'il est

au nom de Mrs Haroy qui, comme Moby Dick, et beaucoup de ses consocurs n'a pas su échapper à l'exécution

au nom de toutes les baleines réchappées de tous les massacres

au nom de la mémoire et de sa lutte sans merci contre l'oubli

au nom des victimes de toutes les intolérances

au nom du tramway qui sillonnait les rues de la capitale jusqu'en 1964 et que d'irresponsables responsables politiques ont effacé de la géographie de la ville

au nom des livres qui, malgré tout, se sont faits et continuent de se faire dans notre pays, et ceci grâce à la générosité d'un éditeur clairvoyant qui, après maint cri d'alarme adressé aux autorités par ses auteurs, vient enfin d'être entendu et sera soutenu comme il le mérite

au nom des créateurs dans tous les domaines qui, en ce moment même, sont en train d'écrire une page culturelle de l'histoire du Grand-Duché, page sans laquelle le Livre du pays serait vide et froid et sans mémoire

au nom enfin des autres auteurs, je pense à Lambert Schlechter, Guy Rewenig, Anise Koltz, et j'en passe, que le jury du Prix Servais aurait pu couronner à ma place cette année, ce qui, en soi, témoigne de la vitalité de la littérature dans ce pays

permettez-moi donc au nom de tous ceux-là, et de tous ceux que j'ai sans doute oubliés, de remercier non seulement la Fondation Servais et le jury de son Prix, mais aussi tous mes lecteurs, pour la confiance

Quel serait alors le rôle des responsables politiques? Si l'on part de la définition selon laquelle un député ou un ministre ne sont que les représentants et les serviteurs des citoyens, un ministre ainsi que les fonctionnaires de son ministère devraient se borner à représenter et à servir, donc, dans le cas de la culture, à encourager, appuyer, catalyser et propager la création dans notre pays et ailleurs.

qu'ils ont accordée à *Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine*.

Mesdames et messieurs,

je ne suis pas un habitué des discours. Le dernier remonte à la fin des années 70 quand, du haut du perron de la Chambre de députés, je haranguais une foule d'aspirants-professeurs déclarés superflus par les responsables de l'époque et aspirés depuis par l'enseignement, ce qui constitue la meilleure preuve que les gens qui dirigeaient à l'époque l'Education nationale étaient inconscients dans le meilleur des cas, incompetents dans le pire, ce qui, quand on se trouve à la tête d'une institution, revient au même. C'est de cette époque-là que date ma méfiance envers ceux qui gouvernent. N'est-ce pas de là-haut que sont, à tout moment de l'histoire, parties les grandes catastrophes dont en est parsemé le chemin?

Mais je suis devenu écrivain, et en tant que tel, l'habitude et la force des discours m'ont quitté. L'écrivain écrit. Tout est dans ses livres. Dans ses écrits en général. Voilà pourquoi j'ai décidé de ne pas prononcer de discours aujourd'hui. Que pourrait-il dire de plus que ne disent mes romans et mes poèmes?

Je me suis cependant, lors d'une de mes innombrables navettes entre Paris et Luxembourg, amusé à réfléchir sur ce que j'aurais éventuellement mis dans un discours imaginaire tenu devant un public imaginaire. Pendant les trois à quatre heures que dure le trajet, les idées qui sont montées dans mon cerveau se sont livrées à une formidable bousculade, à un inextricable chassé-croisé, à un enchevêtrement sans fin de déceptions, de tristesses, de révoltes, ce qui m'a aussitôt découragé de parler de quoi que ce soit, ici, devant vous, parce que d'expérience je sais que le pessimisme est une maladie contagieuse.

Parce que, dans ce discours imaginaire, j'aurais dit, entre autres, combien me blesse l'intolérance qui chaque jour progresse un peu partout dans le monde, sans s'arrêter devant la porte de notre pays, une intolérance qui fait qu'un homme ou une femme deviennent inférieurs tout simplement parce qu'ils ont une autre nationalité, une autre religion ou bien une autre race. Bien sûr, au Grand-Duché il n'y a pas encore de purification ethnique ni de massacres tribaux, mais quand, par exemple, de droits il s'agit, ceux qui peuvent se targuer de posséder un passeport local sont nettement mieux lotis que les étrangers. Tout ça, parce que, tout au long de la longue histoire avec un grand H, d'irresponsables dirigeants ont tracé des lignes invisibles sur le globe terrestre, des lignes le parcellisant en entités nationales avec toutes les intolérances que cela appelle. Pour l'homme, mesdames et messieurs, l'homme avec un grand H, le plus petit pays possible devrait être la Terre.

Une autre idée que j'aurais mise dans un discours imaginaire aurait pu tourner autour de la culture et des politiques culturelles de ceux qui nous gouvernent. Là, j'aurais commencé par remettre sur ses pieds l'idée fausse et fort répandue selon laquelle ce seraient les responsables politiques qui feraient quelque chose dans le domaine culturel. Non, mesdames et messieurs, de tout temps, ce qu'on pourrait appeler la culture a été l'oeuvre de ceux qui créent, à savoir des peintres, des sculpteurs, des

architectes, des philosophes, des poètes, des écrivains, des cinéastes, des hommes et des femmes de théâtre, des compositeurs, des musiciens, mais aussi les ouvriers, les artisans, les paysans et j'en passe. Ce sont eux qui font quelque chose dans et pour la culture. Quel serait alors le rôle des responsables politiques? Si l'on part de la définition selon laquelle un député ou un ministre ne sont que les représentants et les serviteurs des citoyens, un ministre ainsi que les fonctionnaires de son ministère devraient se borner à représenter et à servir, donc, dans le cas de la culture, à encourager, appuyer, catalyser et propager la création dans notre pays et ailleurs. Et ceci, non parce qu'il faut que les créateurs aient les poches et les estomacs pleins, mais tout simplement pour qu'un pays, le nôtre en l'occurrence, puisse exister en tant que tel, dans les décennies et les siècles à venir. Y a-t-il meilleure trace de la culture et de la civilisation grecque que l'Iliade ou l'Odyssée, l'Acropole d'Athènes, le théâtre d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle, la philosophie de Platon, de Démocrite ou de Socrate? De quoi parlera-t-on quand du Grand-Duché il sera question dans, disons, cinq cents ans? De sa sidérurgie éteinte? De son paradis bancaire perdu?

Mesdames et messieurs, je me revois, assis dans ma voiture, en train de démêler le labyrinthe d'idées qui a envahi ma tête. Comment parler de l'essentiel? Comment, comme si on n'avait plus qu'un seul discours à prononcer, trier dans cette forêt de pensées celles qu'il faudrait dire à tout prix? Tout compte fait, au risque de privilégier le moins important, je crois que j'aurais ajouté encore deux petites choses à mon discours imaginaire:

J'aurais tout d'abord évoqué l'écrit. Donc le livre. Partant de l'hypothèse communément acceptée que ce qui sépare l'histoire de la préhistoire c'est justement l'écriture. Que c'est elle le véhicule le plus direct de la mémoire humaine. Que sans elle, voilà belle lurette que l'oubli se serait installé. L'abominable oubli qui rend de nouveau possible les horreurs qu'on croyait à jamais effacées du globe. Mais si l'écrit est tellement important, comment s'expliquer le désintérêt, l'indifférence voire le manteau de mépris qui l'envelopait jusqu'à hier dès qu'on s'aventurait dans les bureaux d'un ministère de la Culture sans que l'on sache si demain, une fois la fièvre électorale tombée, ce ne sera pas le règne de la récidive? Comment se fait-il, alors que le pays se trouve à un moment charnière de sa création littéraire, que là-haut on ne commence que maintenant à prendre timidement conscience de la portée de notre littérature? Comment faire pour que la littérature puisse vivre dans ce pays, et avec elle, ceux qui la font? Comment expliquer qu'écrire un livre est un travail à temps complet? Qu'il réclame, comme tout travail à temps complet, une journée entière de travail, alors que le salaire est risible voire inexistant? Pourquoi se retrancher derrière la petitesse du pays pour expliquer les dysfonctionnements? Est-ce que par hasard, l'acier luxembourgeois, a été consommé par les seuls Luxembourgeois? Pourquoi ne pas faire du livre, alors que la qualité n'en est plus à démontrer, une marque nationale destinée à l'exportation?

Toutes ces questions, mesdames et messieurs, resteront, je le sais, sans réponse, parce que le rouleau

compresseur de la rentabilité économique continuera d'écraser, tout comme les bulldozers ont irrémédiablement défiguré notre capitale, tout ce qui, sur le plan culturel, pourrait témoigner, d'une identité à forger. J'en veux pour preuve, et ce serait le dernier point qu'éventuellement j'insérerais dans un discours hypothétique, le triste spectacle qui se déroule autour de la belle idée d'un radio à vocation culturelle dans ce pays. Alors que cette radio-là, notre première radio publique, ce qui est déjà un scandale historique en soi, aurait pu devenir le catalyseur de toutes les forces créatrices du Grand-Duché, l'étranglement financier qui s'abat sur elle a rempli de découragement et de tristesse tous ceux qui, ne serait-ce que pendant une fraction de seconde, ont pu nourrir l'illusion de faire entendre une voix différente sur les ondes agressives de notre paysage radiophonique. Là encore, d'irresponsables responsables, ne jurant que par leur porte-feuille rempli d'argent qui ne leur appartient pas, sont en passe de sceller le sort d'un oasis culturel sans précédent dans ce pays. Comment alors leur faire confiance, maintenant qu'ils s'apprêtent à revenir mendier les voix des citoyens afin que leur mandat soit renouvelé pour quelques années supplémentaires d'inaction et d'incompréhension culturelle?

Voilà, mesdames et messieurs, quelques-unes des idées que j'aurais mises dans un discours censé cotoyer ceux qui l'auraient précédé. Vous comprendrez que dire tout ça et encore plus n'est pas approprié ni au moment ni à l'endroit. Voilà pourquoi, non sans réitérer mes remerciements à l'encontre de tous ceux que mon roman a émus, je voudrais remplacer mon discours imaginaire par quatre vers tirés de mon dernier livre:

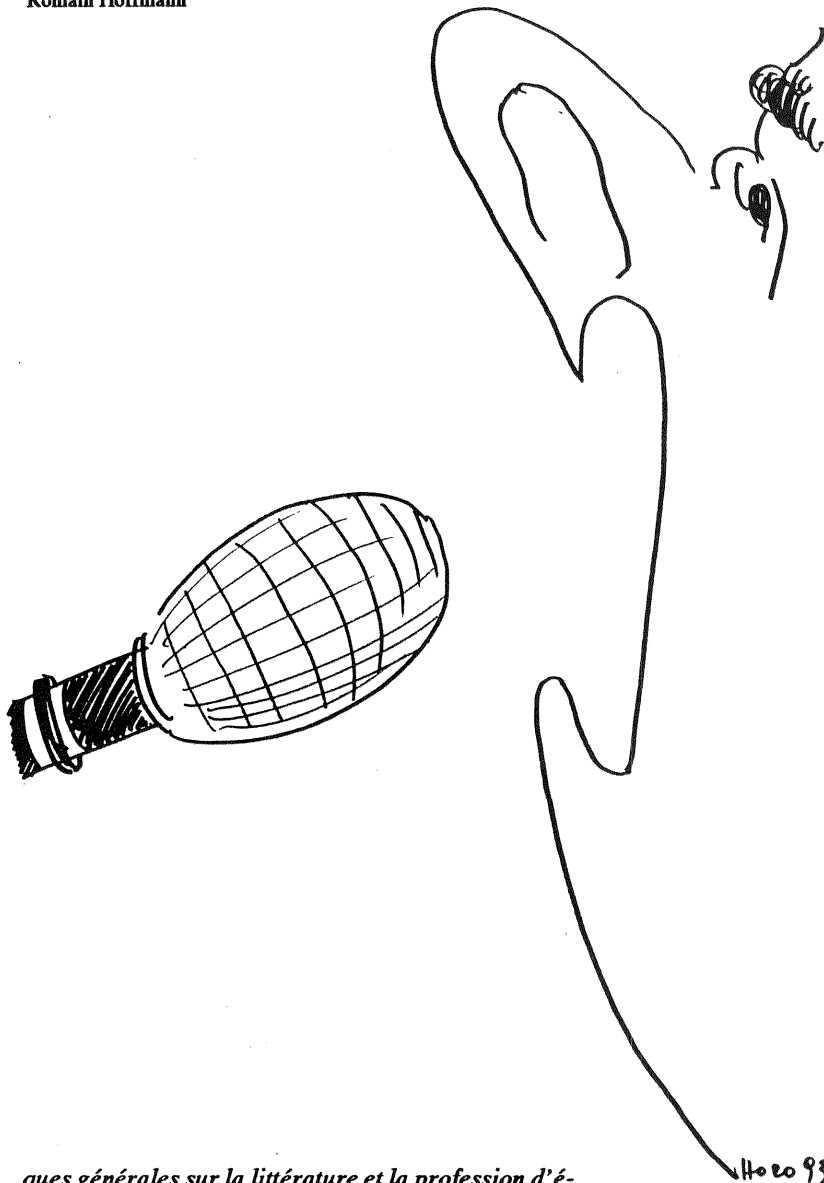
le mythe de l'homme est celui de sa parole
l'homme se dit et devient
imagine l'image de l'homme prenant la parole
et ne sachant à qui la donner

Merci.

Jean Portante

* *Ne voulant pas faire de discours, puisqu'un écrivain écrit, le lauréat s'est limité à quelques remar-*

ques générales sur la littérature et la profession d'écrivain. C'est en ces termes que le LUXEMBURGER WORT a résumé le présent discours imaginaire. Qui ose parler de censure dans la presse à grand tirage?



A vos plumes!

* Editions PHI:

- Gaspard Hons: "Au seul souci de voyager", Portraits;
- Rafael Springer: "Alarm";
- Jean Portante: "Ouvert fermé", Prix Tony Bourg 1993 poésie;
- Jean Sorrente: "Nuits", Prix Tony Bourg 1993 prose;
- Colette Mart: "Als Anna weinte"

* Publications Nationales:

Tony Bourg, Recherches et conférences littéraires. Recueil de textes édité par Jean-Claude Frisch, Cornél Meder, Jean-Claude Muller et Frank Wilhelm.

* Coédition Galerie/ Centre culturel Differdange:

- Cornél Meder: "Hoffungen", fünf Vorträge.

**Si l'une de ces publications vous intéresse et que vous vous voudriez en faire une recension dans "forum", envoyez-nous vos noms et adresse:
forum, 6 Marché-aux-Herbes, L-1728 Luxembourg
Tél. 22 22 12.**